

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Rencontre avec Philippe Béha

Marie-Jeanne Robin

Volume 4, Number 3, Fall 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12916ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Robin, M.-J. (1981). Rencontre avec Philippe Béha. *Lurelu*, 4(3), 14–15.

Rencontre avec Philippe Béha

par Marie-Jeanne Robin

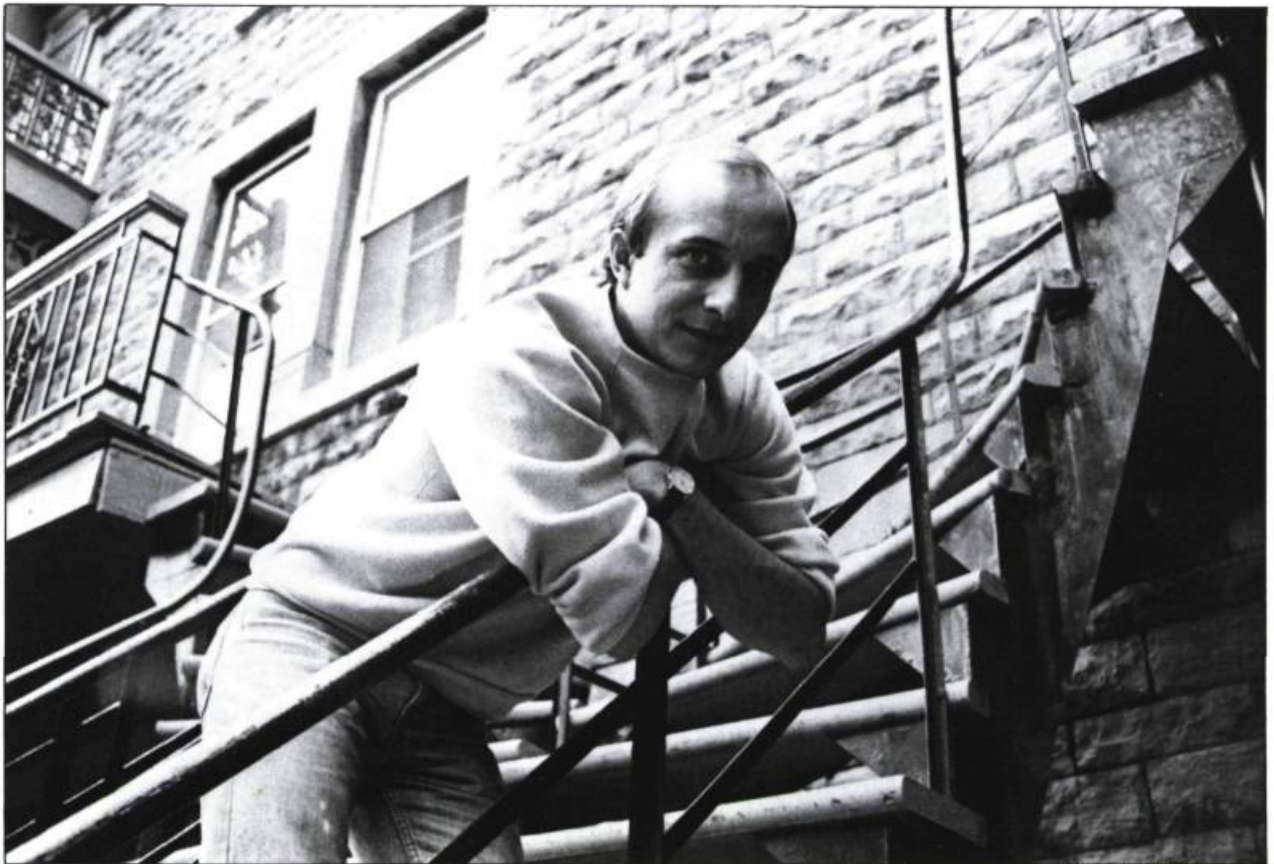


Photo : Diane Hardy

Philippe Béha est né à Casablanca, au Maroc, le premier jour de l'année 1950. Il a quitté ce pays à l'âge de six ans mais il en a gardé le goût des voyages, «pour y retourner», dit-il, et pour connaître d'autres mondes aussi: l'Afrique noire, le Sahara, l'Arabie, l'Inde, Sri Lanka...

Il a étudié les arts décoratifs à Strasbourg, en France, pendant cinq ans. Après l'inévitable service militaire, un voyage au Yémen et quelques travaux en dessin à la pige à Strasbourg puis, pendant l'été des jeux Olympiques, Philippe Béha arrive à Montréal, pour y rester semble-t-il.

Dès l'automne suivant et pour deux ans, il est concepteur visuel à Radio-Québec. Il collabore à une émission pour enfants: *Télé-ressources*. «Il fallait faire une quinzaine de dessins par émission. J'étais très libre. Le sujet devait seulement être compréhensible au premier coup d'oeil. Je ne m'attardais pas aux détails. Chaque fois c'était un défi. Il m'arrivait, et il m'arrive encore, en travaillant sur quelque chose de trouver une idée pour un autre projet!» En plus, il fait des illustrations pour le générique

du téléroman *Bien dans sa peau*, toujours à Radio-Québec.

Par la suite, il redevient pigiste et travaille beaucoup pour des maisons d'édition: à L'aurore il fait des couvertures de livres, aux éditions Projets, il illustre des livres scolaires. (Avez-vous remarqué comme il y a du dessin partout: livres, magazines, pochettes de disques, au cinéma, au théâtre, à la télévision, etc.? C'est à croire que rien d'artistique ne peut se produire sans le concours de l'illustrateur, ce magicien du crayon de couleur ou de bien d'autres techniques...)

Donc, pour revenir à Béha (on oublie le prénom, c'est signe de notoriété! Béha est son vrai nom, l'idéal pour un illustrateur... J'ai oublié de lui en demander l'origine...), il travaille à son compte dans plusieurs des domaines cités tantôt.

Chargé une bonne fois de l'illustration d'une pochette de disque, il apprend qu'un autre dessinateur doit soumettre lui aussi un projet. Faisant fi de la rivalité il le rencontre: c'est Jean-Christian Knaff, un autre Français. Très vite, ils

travaillent ensemble et décident de fonder le studio Plumart en 1979.

— Pourquoi travailler à deux?

— Cela double les capacités de répondre aux besoins des clients. Les idées s'enrichissent, les techniques aussi. On s'en parle, on cherche ensemble. Par exemple, je fais régulièrement des illustrations pour un magazine. Il faut donc que je varie mon style, mes moyens. Avec Jean-Christian, j'élabore, je vais plus loin que si j'étais tout seul.

— Comment se passe la réalisation d'une commande?

— S'il s'agit d'un contrat à longue échéance, j'en planifie la réalisation en fonction des urgences: il y en a toujours! Entre temps, il me vient des idées, en parallèle avec ce que je suis en train de faire. Alors, je note, je trace quelques esquisses, j'essaie une technique, j'en parle...

— Et s'il faut faire vite?

— Autant que possible, je ne refuse jamais de dépanner un client ou un éven-

la Lecture... un Loisir et une Évasion

tuel client. C'est très bien pour moi car, en général, je n'étaie pas mon travail. Je pars et, s'il le faut, j'y passe la nuit. Cela m'arrive souvent. Je peux travailler plusieurs jours sans dormir; j'ai appris...

— ... Mais la qualité du travail?

— Qu'il s'agisse d'un petit ou d'un gros contrat, je vais jusqu'au bout de ce que je veux faire, au moment où je le fais. Je ne dessine jamais en fonction de l'argent que j'en retirerai! Ça serait aimer l'argent, et moi, j'aime dessiner! Le plus gros travail étant de trouver l'idée, je suis libre par la suite: pendant qu'on finit un dessin, on fait un travail presque exclusivement technique... Alors, je pense à un autre sujet, je suis disponible, je note des idées, j'en cherche...

— Qu'est-ce que dessiner, pour toi?

— D'abord, ce n'est pas travailler. Je fais ce que j'aime et... je gagne ma vie grâce à cela. (Encore un de ces privilégiés trop rares!) Je dessine pour les gens qui regardent mes images. Je m'exprime, bien sûr, mais je n'ai pas de message à passer. Je ne cherche pas à me prendre au sérieux. Je fais de mon mieux. Chaque fois, c'est une étape, un palier que je franchis. Je suis toujours content du dessin que je viens de finir; mais je sais que ce n'est pas le summum, la meilleure idée. Je cherche toujours plus loin, différemment.»

Et Béha me parle longuement de ses contrats, dont l'essentiel est le contact humain. Il n'est pas de ces solitaires perdus dans leur art... Il ne craint pas la compétition («Être bon, qu'est-ce que cela veut dire?»), ni la collaboration («Tout seul, tu peux bloquer très vite»), ni les critiques en général: une idée n'est jamais explorée ni exploitée à fond, on peut toujours faire mieux. Il aime être ce lien entre le client qui commande une illustration et le lecteur qui la regarde.

Et les livres pour enfants dans tout ce travail? Béha devient rêveur puis laisse tomber: «Ce n'est pas pareil... c'est plus difficile... et c'est ce que je préfère...» Lui-même père d'une petite fille de quelques mois — sur laquelle il ne peut pas encore tester ses oeuvres! — il a gardé, de son enfance sans doute, cette capacité d'exprimer les mondes de l'imagination sans aucune sorte de censure. (J'écris cet article avec, sous les yeux, l'affiche que Béha a dessinée pour Communication-Jeunesse et le ministère des Affaires culturelles: La lecture... un loisir



et une évasion. Est-il possible de réunir tant de fleurs inconnues, d'animaux, de poissons volants et d'autres détails plus intéressants les uns que les autres dans une même affiche? Et la lecture, dans cette jungle? Ben voyons! Ce foisonnement entoure tout simplement un original à lunettes bien enfoncé dans son fauteuil lui-même décollé d'un vague plancher sur lequel gisent tricot, cartes, jeu de dames... délaissés par le lecteur! Qui a dit qu'une image vaut mille mots?)

Béha soumet des esquisses lors de la réalisation des travaux qu'on lui commande. Dans le cas de ses dessins pour des livres d'enfants, il va directement voir ceux-ci, en l'occurrence ses voisins; et il tient compte de leurs commentaires.

«Les enfants accrochent ou n'accrochent pas. Ils peuvent dire pourquoi: je n'aime pas les couleurs, je n'aime pas la tête de ton chat, etc. Illustrer un livre demande beaucoup de soin. Il faut de la technique pour plaire aux adultes qui le

produisent ou qui l'achètent. Mais il faut autre chose pour plaire aux enfants qui le lisent.»

Cette autre chose, c'est l'expression de leur monde, de leur fantaisie, de leurs intérêts. «Mais c'est intéressant de dessiner pour les enfants, précise Béha, parce que tu peux tout dessiner; il n'y a pas de limite.»

En somme, pour Philippe Béha, dessiner, c'est vivre en contact avec des gens: les clients qui apprennent à avoir confiance et qui deviennent des amis; les enfants qui partagent sa passion pour les couleurs, pour les animaux, pour l'imagination en liberté...

Ses projets? Beaucoup de travail en collaboration avec des collègues et des écrivains... mais aussi plusieurs textes déjà écrits, des images pleines la tête pour les accompagner: «Je finirai bien par trouver le temps de prendre mon temps...» ■